

Michel CUYPERS

## Le *Shāhnāme*, un combat contre l'aliénation

A mille ans de distance, deux hommes, dont le premier est le plus grand poète épique de l'Iran et le deuxième le farouche défenseur du peuple iranien, se font face. Tous deux, sous le chaos d'événements politico-religieux aux dimensions d'une crise de civilisation, scrutent les profondeurs de leur conscience nationale pour tenter de sauver leur société menacée de disparition et lui proposer un avenir fidèle à ses racines les plus authentiques. Engagés dans un combat semblable et en des situations historiques analogues, il était inévitable que le grand poète inspirât et stimulât 'Alī Shārī'atī.

Cependant, de prime abord, n'est-ce pas plutôt le contraste qui frappe entre eux? Ne devrait-on pas s'attendre à ce que le pourfendeur du colonialisme condamne sans ambages celui qui a consacré sa vie et son œuvre à glorifier les rois et l'ordre aristocratique de l'ancien Iran? C'est de fait ce qui ressort de certains de ses textes, sévères à l'égard du *Shāhnāme*, tel celui-ci où, prêtant sa voix pathétique à tous les opprimés et les esclaves de l'Histoire, Shārī'atī dénonce "le *Livre des Rois* qui, dans ses soixante mille vers, ne fait allusion qu'une seule fois, une seule misérable fois, à notre race et à l'un de nos frères: à Kāveh, ce

forgeron de notre lignée qui prit en charge la liberté et la révolution, le salut du peuple et de la nation. Mais à peine apparaît-il, lui, le seul héros de notre race que l'on trouve au *Livre des Rois*, qu'on en perd les traces. Où donc? Et pourquoi? Parce que l'étoile du roi Fereydūn se mit à briller! Voilà pourquoi, dans tout le *Livre des Rois*, à peine quelques vers lui sont consacrés".<sup>1</sup>

Le ton véhément de ce texte et de quelques autres semblables ne doit pas nous tromper: il ne résume nullement la pensée de Sharī'atī à l'égard de Ferdowsī, en qui il salue à maintes reprises "le génie de la pensée, la puissance artistique, la force d'esprit, la liberté et la foi" (27/199) tout en qualifiant le *Shāhnāmeḥ* d'"œuvre impérissable" (27/7). Si parfois, pour les besoins du discours, Sharī'atī se permet une envolée apparemment dépréciative pour le *Shāhnāmeḥ*, il ne vise en réalité que l'ordre royal et aristocratique dépassé, reflété dans le *Shāhmāmeḥ*, ou encore—voire en même temps—le système impérial contemporain dont le système sassanide n'est souvent, dans le discours de Sharī'atī, que le symbole et le "chiffre". Car pour le poème lui-même, dont il parle amplement dans plusieurs de ses conférences ou écrits, il a bien soin de ne pas tomber dans le piège de "certains intellectuels d'aujourd'hui [qui] évaluent et attaquent le *Shāhnāmeḥ* de Ferdowsī avec des critères de pensée et un esprit qui prévalent aujourd'hui" (27/199). Ce n'est pas là, dit-il, une manière scientifique de faire de la critique. Selon Jacques Berque: "Chaque phénomène doit être considéré avec la mentalité et l'esprit de son époque avant d'être jugé" (27/199-200).

Partant de ce principe de son ancien professeur à la Sorbonne, Sharī'atī, tout en reconnaissant la distance culturelle considérable qui sépare ses contemporains du *Shāhnāmeḥ*, soulignera l'im-

---

1. 'Alī Sharī'atī, *Madjmū'e-ye āthār*, Tehran, 1356-1364/1977-1985, t.22 p.188. Toutes nos références renverront désormais à cette édition des Œuvres complètes de Sharī'atī. Pour ne pas alourdir inutilement les notes nous nous contenterons d'indiquer le tome et la page. Nous avons publié une traduction du texte dont le passage ici cité est extrait sous le titre: "Oui, frère, il en était ainsi" dans *Peuples Méditerranéens*, n 13, oct.-déc. 1980, pp. 49-63. On y trouvera une biographie sommaire de Sharī'atī. Voir également, en français: Y. Richard, *Le Shi'isme en Iran, Imam et Révolution*, Paris, Maisonneuve, 1980, pp. 110-1.

mense rôle culturel et historique joué par cette œuvre à son époque, ce qui, finalement, nous la rend étonnamment proche. Le développement de ce paradoxe commandera les trois parties de cet article, au cours duquel nous laisserons largement la parole à Sharī'atī lui-même.

### 1. Un chef-d'œuvre d'un autre âge

Le Shāhnāmeh "a voulu être le miroir total de l'Iran antique et montrer la conception qui dominait la société à cette époque" (4/320). Cette conception "socio-politique" était celle d'une société fortement compartimentée en castes, dont l'unité était assurée non par "un esprit commun" mais par "un roi commun" (*Ibid*). Il était donc normal que Ferdowsī, voulant rassembler le peuple iranien dans un sursaut de conscience nationale, fasse revivre la gloire passée de l'Iran à travers l'histoire de ses rois. Culte du roi, du sang et de la lignée seront donc au centre de cette idéologie antique, aujourd'hui totalement dépassée<sup>2</sup> et qui peut se résumer en ce vers de Ferdowsī: "Nous sommes tous des esclaves adorateurs du roi/ همه بندگانیم، خسروپرست"<sup>3</sup>.

Une page exprime parfaitement le sentiment de distance culturelle que Sharī'atī éprouve à l'égard d'une œuvre poétique qu'il admire par ailleurs:

"Les formes les plus brillantes de notre littérature ancienne sont l'épopée (qui se résume à Ferdowsī...) et la poésie mystique. L'épopée classique, fondée sur les valeurs raciales et se mouvant dans une atmosphère mythique, est étrangère à l'esprit, à la mentalité, aux souffrances et aux besoins de l'homme d'aujourd'hui (...) Aujourd'hui, les valeurs épiques ont changé. L'épopée d'aujourd'hui est une épopée réelle, idéologique, humaine. C'est l'épopée de l'esprit, non du corps; l'épopée du cœur, non des bras; de la réalité, non du mythe! L'épopée d'aujourd'hui n'est pas celle des hommes de lignée..., des dieux et des preux, mais l'épopée de femmes et d'hommes sans nom et sans distinction, (...) de loups solitaires, errant dans la neige, le vent, la nuit et le désert, la faim au-dedans, le froid au-dehors (...). Et malgré toute la valeur et la grandeur que je reconnais à Ferdowsī et à sa personnalité, je dois, en toute confusion, lui confesser que ni moi ni ma génération, dont les souffrances, les haines, les passions, les espoirs et les idéaux sont autres,

2. Ts. 22/39; 9/98; 26/318.

3. Cité au T. 9/257.

nous ne pouvons guère être émus aujourd'hui par cette somptueuse épopée artistique qu'est le *Shāhnāmeḥ*" (13/520-1).

Sociologue passionné par le sort du commun des hommes de sa société, Sharī'atī ne pouvait que rester assez froid devant les hauts-faits légendaires des anciens rois d'Iran! Ce n'est cependant pas le souffle épique qui le gêne, bien au contraire, mais il désire lui faire changer de registre: qu'il passe du mythe à la réalité, de l'idéal imaginaire à l'histoire vécue, de la royauté au peuple, du mazdéisme à l'islam, de la guerre, qui est "le petit *djihād*", au combat moral qui est "le grand *djihād*, la grande épopée de l'islam" (27/294).

De fait, un souffle épique traverse de manière diffuse toute l'œuvre de Sharī'atī, qui appelle le peuple à un réveil spirituel, religieux, social et politique. Et comme toute épopée, celle-ci aura aussi ses héros et modèles: ce seront avant tout les saints personnages de l'islam shī'ite: le Prophète, les imams, au premier rang desquels l'imam 'Alī. Héros non plus légendaires mais réels: " 'Alī est une réalité concrète, ce n'est pas un Prométhée produit par l'esprit humain, il n'est pas comme ce gentilhomme du Sīstān dont Ferdowsī, selon ses propres dires, a forgé le personnage de Rostam".<sup>4</sup> Héros non pas parce qu'ils appartiendraient à une sphère supra-humaine, mais tout au contraire parce qu'ils sont, aux yeux de Sharī'atī, des types achevés d'hommes en qui tout homme peut reconnaître son idéal.

On comprend dès lors pourquoi c'est à une partie généralement négligée du *Shāhnāmeḥ* que Sharī'atī attachera le plus d'intérêt: la dernière partie, la plus historique, qui relate l'effondrement de l'empire sassanide et l'avènement de l'islam en Iran. L'épopée mythique y fait place à l'épopée réelle, la seule qui intéresse Sharī'atī.

Musulman convaincu, Ferdowsī se devait de saluer l'arrivée de l'islam en Iran de manière positive. En ce sens, il n'hésite pas à prêter à Rostam, héros sassanide, de la sympathie pour l'islam: "Si j'avais Moḥammad pour chef, je laisserais la religion ancienne pour cette religion nouvelle".<sup>5</sup> Mais, précisément, ce n'est pas à

4. T. 14/227; cf. également t. 26/54 (note), 58 et ss., 556 (note 2).

5. Cité au T. 30/91.

Moḥammad qu'il a affaire, mais à 'Omar et ses armées usurpatrices! Ce qui amène Ferdowsī à dissocier soigneusement l'islam de ceux qui l'ont introduit en Iran, les conquérants arabes, pour lesquels il voue le plus grand mépris: "un général nu, une armée nue" (entendons: sans armure)/ برهنه سپهبد، برهنه سپاد<sup>6</sup>.

L'idée que cette bande de Bédouins va-nu-pieds prétende au trône royal le révolte: "A force de boire du lait de chamelle et de manger des lézards, les Arabes en sont arrivés à prétendre à la couronne royale! Malheur à toi, ô roue du Destin, malheur!"<sup>7</sup>.

Et cet aristocrate dans l'âme en vient même à s'effrayer des bouleversements sociaux introduits par l'islam lui-même. "Au quatrième siècle, écrit Sharī'atī, Ferdowsī s'écrie par la bouche de Rostam Farrokhzād: 'L'arrivée de l'islam a tout bouleversé; il mélange les races et l'esclave bon à rien devient roi'. Pour gouverner, 'lignée et grandeur ne servent de rien'..."<sup>8</sup>. Et Sharī'atī de s'exclamer: "L'insulte adressée par Ferdowsī à l'islam est le plus grand honneur et le plus puissant slogan du monde d'aujourd'hui" (22/40).

Par toute sa mentalité, Ferdowsī appartenait au monde révolu de l'ancien Iran; il ne pouvait comprendre le monde nouveau qui surgissait: "Ferdowsī... a voué sa vie à la défense de l'époque sassanide" (26/418). Or, "l'épée politique, sociale et culturelle de l'islam a rompu le courant culturel inauguré en Iran par la victoire de la dynastie achéménide" (4/323). Avec l'islam "une ère nouvelle est apparue que notre Ferdowsī... n'a pas connue" (20/100). Ce paradoxe dans la personnalité du poète musulman, Sharī'atī l'explique par l'inévitable lenteur des mutations culturelles, plus lentes que les changements de religion: "Il ne faut pas penser qu'en Histoire, tout groupe qui rejoint un courant nouveau possède immédiatement la culture de ce dernier. Jusqu'à l'époque du Shāhnāmeḥ, nous constatons une culture totalement iranienne et sassanide. Ferdowsī est un musulman très croyant, un shi'ite convaincu, or, si nous lisons le Shāhnāmeḥ, nous y trouvons une culture parfaitement iranienne. Certains diront que

6. Cité aux Ts. 20/33, 97; 26/433.

7. Cité aux Ts. 27/61 et 20/97.

8. T. 22/39; cf. T. 26/418.

c'est parce que Ferdowsī raconte les mythes iraniens que son livre reflète la culture iranienne. Il faut dire plus: l'accent, le ton du *Shāhnāmeḥ* sont iraniens, au point que si nous ne connaissons pas Ferdowsi, nous le croirions mazdéen" (27/34-5).

Ainsi, circonscrite dans le temps, l'œuvre de Ferdowsī l'est aussi dans l'espace: "le *Shāhnāmeḥ* a un puissant aspect de culture nationale... L'Iranien, dans le *Shāhnāmeḥ*, fait face au Turc et au Mongol, Rostam fait face à Esfandyār", ce qui réduit d'autant la portée mondiale de cette épopée (11/15). "Le Rostam du *Shāhnāmeḥ* défend le nationalisme iranien. La poésie de Mowlavī et de Ḥāfez est universelle, le *Shāhnāmeḥ*, lui, est national. Le Turc qui lit le *Shāhnāmeḥ* prend parti pour Esfandyār, l'Iranien prend parti pour Rostam" (11/16). A ce titre "l'œuvre de Mowlavī ou de Ḥāfez est... plus immortelle que celle de Ferdowsī. L'épopée chantée par Mowlavī est celle de tout homme. L'épopée de Ferdowsī n'est que celle des Iraniens. Seuls les Iraniens prennent plaisir à la victoire de Rostam, parce que c'est la victoire de la nation face au pouvoir étranger" (12/127). Aux yeux de Sharī'atī, ce nationalisme de Ferdowsī est ambigu: non dépourvu de valeur, nous allons le voir, il demande cependant à être dépassé par l'universalisme apporté par le message islamique: "Avant le Prophète de l'islam, les civilisations sont fermées sur elles-mêmes, et chaque société non seulement ne connaît pas son voisin, mais voit encore celui-ci comme un mauvais génie. Voyez le *Shāhnāmeḥ* qui considère tous les peuples lointains... comme des étrangers, et tous les nordiques non seulement comme des non-Iraniens, mais encore comme n'appartenant pas à l'espèce humaine...» (15/225).

Or, paradoxalement, c'est par le biais de ce nationalisme étroit et, semble-t-il, dépassé, que Sharī'atī va percevoir la grandeur singulière et exemplaire de l'œuvre de Ferdowsī.

## II. Une œuvre pour son temps

Dans la leçon inaugurale de son cours sur "l'Histoire de l'islam jusqu'aux Mongols", donné à l'université de Méched en 1969, Sharī'atī laisse percer, à propos de Ferdowsī, son souci de toujours: faire retrouver à la société iranienne son identité face à

toutes les aliénations qui la menacent et la détruisent. Écoutons-le :

“Ferdowsī est un poète qu’il faut sans hésiter considérer comme l’un des plus grands et des meilleurs serviteurs de la terre d’Iran. En créant son œuvre immortelle, le *Shāhnāmeḥ*, il a en réalité fait revivre de la meilleure manière la nation iranienne et tout ce que les étrangers avaient l’intention de détruire. Certains prétendent que Ferdowsī a composé le *Shāhnāmeḥ* pour l’or et l’argent, pour obtenir en échange de la part de Maḥmūd le Ghaznavide des dinars et de l’or: c’est tout à fait injuste et sans fondement; car Ferdowsī a entrepris la composition du *Shāhnāmeḥ* à une époque où il n’était pas question de Maḥmūd et de son sultanat. Si Ferdowsī s’est dressé face à l’appareil califal qui voulait écraser et humilier l’Iran au maximum, c’est uniquement à cause de sa nation disparue, à un moment où son pays était anéanti. Le fond de la philosophie du *Shāhnāmeḥ* consiste en ce que celui-ci veut ressusciter, et de manière éminente, ce que les Arabes et les Turcs ghaznavides ont traîné dans la boue avec mépris. Il veut proclamer que si l’Iranien a de la personnalité, il ne se plie pas à l’oppression et au mépris.

Pour composer le *Shāhnāmeḥ*, Ferdowsī rencontre des obstacles importants dont les principaux sont les suivants :

- 1) Le fanatisme religieux de Sultan Maḥmūd: Ferdowsī, qui s’oppose à l’attaque des Arabes, ne peut pas exprimer sa pensée clairement.
- 2) Le conflit entre sunnites et shī’ites, et la prise de position du sultan en faveur des sunnites, conformément aux circonstances du moment: malgré cela, Ferdowsī, en parlant à la fin de son livre du Prophète et de l’imam ‘Alī, manifeste qu’il est d’obédience shī’ite.
- 3) Le problème politique et national qui émerge du plus profond du *Shāhnāmeḥ* et que Ferdowsī étale à la face des gouvernements califal et turc: la résurrection de la nation, de la culture, de l’esprit d’enthousiasme et du patriotisme iraniens. Contrariant les vœux de l’appareil califal, il énumère l’une après l’autre les gloires et les grandeurs de l’Iran.
- 4) Ferdowsī qui crée une telle œuvre avec un esprit patriotique et son sens de la vérité, et décrit les temps passés avec le plus de magnificence et de faste possible, arrivé à la fin de l’époque sassanide, voit la situation de la société changée, ce qui le place devant un grand dilemme: il ne peut plus continuer à écrire son poème comme auparavant. Car l’oppression et la pauvreté généralisée ont remplacé la justice et la richesse: les gens, pour échapper à cette situation difficile se mettent à fuir le pays. Il voit la fin de l’époque sassanide avec toutes ses oppressions, ses tyrannies et ses privilèges de classe et en comprend la réalité.

Arrivé là, il doit soit mentir pour poursuivre sa tâche nationale présenter une telle situation comme belle et honorable, soit écrire la vérité et, de fait, défendre les Arabes et leur attaque.

Ici, Ferdowsī a fait quelque chose qui, vu ses positions, surprend, et

paraît même incroyable: "laissant là toutes ses idées, il ne poursuit et ne choisit que la vérité des faits. La tragédie essentielle du *Shāhnāmeḥ* apparaît ici".<sup>9</sup>

Et nous avons vu plus haut comment Ferdowsī a tenté de résoudre la tragédie en distinguant l'islam de ses importateurs arabes.

Que s'est-il passé entre les premiers textes de *Sharī'atī* que nous avons lus et celui-ci? Son regard s'est déplacé. D'un point de vue diachronique, comparant le contenu du *Shāhnāmeḥ* aux besoins et à la mentalité de notre époque, il est passé à un point de vue synchronique, plaçant l'œuvre de Ferdowsī dans le contexte historique de son époque à lui. Ce qui intéresse *Sharī'atī*, ce n'est pas le détail de l'épopée, mais son intention globale: sauver l'identité de la société iranienne face aux dominations étrangères qui veulent l'anéantir. Cette identité est principalement nationale pour Ferdowsī, mais pas exclusivement: elle est aussi religieuse, musulmane et shi'ite. Et c'est dans la tension entre ces deux faces du moi collectif iranien que *Sharī'atī* voit le drame essentiel du *Shāhnāmeḥ*, et ce qui en fait une œuvre répondant aux sollicitations majeures de son temps: une pure résurrection de l'Iran sassanide eût été un conservatisme tout à fait désuet, son rejet pur et simple en faveur de la seule religion nouvelle, l'islam, eût été une trahison culturelle.

Du coup, le regard admiratif de *Sharī'atī* se porte davantage sur l'homme Ferdowsī que sur son poème, un homme qu'à maintes reprises il cite parmi les plus grands génies de la culture iranienne et islamique, aux côtés d'un Fārābī, d'un Avicenne, d'un Rāzī, de Hāfez, de Ghazzālī, etc.<sup>10</sup>, un homme surtout qui a eu le courage de jouer, solitaire, le rôle historique considérable qu'en conscience il s'est cru le devoir d'assumer.

Un an ou deux après le cours universitaire que nous avons cité, *Sharī'atī* écrit dans *Le Retour à soi (Bāz-gasht beh kh'ish)*:

"Qui est Ferdowsi? Un Iranien pris entre les deux meules du califat arabe et du sultanat turc qui tournent tous deux sur le même axe pour l'écraser, pour nier et mépriser son existence, son essence et sa

9. T. 27/7-8; cf. également pp. 71-199; 5/156; 10/66; 19/64, note 18.

10. Ts. 14/37; 20/57; 23/162, 166; 26/413.

personnalité, et justifier leur domination sur ce "sujet" (...) C'est alors que soudain le cri puissant et courageux d'un homme solitaire, à partir d'un coin perdu de la campagne du Khorāsān, fait trembler son époque et terrorise les princes au pouvoir: '... Ils cherchent à nuire aux autres pour leur propre intérêt, sous couvert de religion!'

Il est évident que ce n'est pas là la lettre de Rostam e-Farrokhzād à son frère. C'est la déclaration de Ferdowsī envoyée depuis son village de Bāž à la cour de Ghazna et au palais califal, dans laquelle il tourne en dérision la société qu'ils ont construite et arrache de leurs visages impies le masque de la religion. Un tel courage de la part d'un villageois solitaire, face aux deux principaux pouvoirs dans le monde, les critiques actuels de Ferdowsī n'en perçoivent pas l'étendue" (24/200).

Et lorsque le sultan Maḥmūd se ligue avec le calife de Bagdad pour persécuter les shi'ites, "c'est encore ce même homme solitaire qui déclare à la fin de son immense ouvrage et dans l'extrême solitude, la pauvreté et le malheur...: Dieu a créé le monde comme une mer, sur laquelle il a envoyé un vent de tempête, puis fait naviguer sur elle un navire comparable à une épouse parée. Dans le navire, le Prophète est assis, avec, à ses côtés, 'Alī son héritier. Et toi

'Si tu veux le paradis dans l'autre monde,  
prends place auprès du Prophète et de son héritier.  
Si cela te déplaît, c'est de ma faute.  
Sache que cette voie est la mienne.  
En elle je suis né, c'est elle que je parcourrai.  
Sache-le avec certitude: je suis le serviteur de Ḥeydar (= 'Alī)'  
(27/200-1).

Dans le ton très pathétique de ce passage, Sharī'atī ne se trahit-il pas? N'est-ce pas déjà ses propres traits qu'il discerne dans ce solitaire qui, d'un village du Khorāsān, crie sa protestation contre un ordre aliénant dans lequel son peuple perd son identité nationale et religieuse? Ce texte, non daté, semble avoir été écrit peu après l'expulsion de Sharī'atī de l'université de Méched pour cause de subversion d'étudiants (27/ pp.b-dj). Si derrière Rostam il faut voir Ferdowsī, derrière Ferdowsī il faut, n'en doutons pas, voir Sharī'atī!

### III. Ferdowsī, un homme pour notre temps

Sharī'atī voit finalement en Ferdowsī le modèle même de

l'intellectuel iranien engagé qui refuse toute compromission avec le pouvoir, l'artiste qui a refusé ce que tant d'autres, tout au long de l'histoire culturelle de l'Iran, ont cru devoir accepter pour vivre: mettre leur talent au service du pouvoir pour le flatter. Shari'atī se plaint que ce soit là, jusqu'à notre époque, "*la tradition première* de notre histoire et le destin, depuis toujours, de notre culture, de notre littérature et de notre art".<sup>11</sup> Ferdowsī, lui, eut le courage de refuser de se soumettre à cette tradition, ce qui lui a valu de vivre dans une extrême modestie, loin de la cour royale, et de ne voir récompenser ses trente-cinq années de labeur que par l'ingratitude du sultan Maḥmūd. Cette disgrâce le poursuivit jusque dans la mort puisque le grand mufti sunnite de la ville, Abu'l-Qāsem Gorgānī, lança une *fatwa* lui interdisant la sépulture islamique, sous prétexte qu'il avait "dévié du droit chemin" (4/221). Pour s'épargner tout ennui, il aurait pu "supprimer de la fin du *Shāhnāmeḥ* les vers audacieux qui crient le shi'isme et l'hérésie et utiliser à propos de la guerre de l'Iran contre les Arabes, et dans la lettre de Rostam, des expressions qui ne choquent pas la conscience religieuse populaire et n'ébranlent pas la foi des jeunes" (4/223-4). Il aurait pu, pour se concilier le pouvoir religieux, se laisser censurer par le mufti et "supprimer en conséquence l'éloge de 'Alī, les allusions désobligeantes à 'Omar, la calomnie à l'égard des Arabes, les mots douteux concernant les Abbassides, descendants du Prophète et califes des musulmans, et ses invectives dangereuses et très sottes à l'égard de Sultan Maḥmūd de Ghazna" (4/224). Mais il n'en fit rien, fidèle à ses seules convictions et son indépendance d'esprit.

Dans une sorte de méditation politico-poétique sur la ville de Tūs, écrite elle aussi au lendemain de sa destitution comme professeur à l'université de Méched, en 1972, Shari'atī évoque la figure de Ferdowsī en des termes manifestement ambivalents, derrière lesquels il faut savoir lire sa propre situation d'intellectuel engagé pour une cause historique qui va à contre-courant du pouvoir établi et de ses complicités internationales:

"Ce fils de gentilhomme de la campagne du Khorāsān,  
aux jours où le califat passa de nouveau à l'attaque..."

---

11. T. 4/221. Souligné par l'auteur.

et les sauvages Arabes, cette fois, se ruèrent en provenance de l'Occident  
 et pillèrent notre ville de Madā'en  
 et enterrèrent par les mains /des Ghaznavides notre langue,  
 notre foi, notre culture et notre histoire,  
 et apportèrent en présent à la population de ce pays la captivité  
 et l'ignorance au nom de la civilité et de la science,

(...)

lui, sans aucun pouvoir, sans aucun appui,  
 au prix de sa vie  
 et avec la force de l'amour,  
 renonça à sa vie, pour rassembler tous ces titres de gloire,  
 ces passions, cette foi, cet art, cette culture et ces héroïsmes que le califat  
 arabe et le sultanat turc... avaient anéantis et supprimés des mémoires,  
 pour les réunir en un livre et les rappeler à la mémoire.

Durant trente-cinq ans il œuvra, sans salaire, pour composer ce  
 'Mémorial' de la foi oubliée de ce peuple défiguré, et, finalement, sa  
 peine fut tenue pour rien.

Et ceux-là... qui ne voulaient pas insuffler dans le corps des morts et  
 des aveugles le souffle miraculeux du messie, l'ont réduit à l'errance, et  
 ceux-là qui tirent de l'ignorance du peuple leur prétention à la science, et  
 par manque de religion prétendent à la religion, l'ont frappé d'anathème,  
 pour faute de shī'isme alide.

(...)

Il souffrit à l'extrême" (22/209-10).

Comment ne pas lire dans ce destin douloureux du poète celui de l'intellectuel Shārī'atī, qui, de sa campagne du Khorāsān a frémi devant le spectacle corrompé d'un pouvoir insolent tout tourné vers un Occident insoucieux d'autres valeurs que les siennes? Comme son illustre compatriote et dans une même solitude, il s'est dressé, seul contre tous, pour une œuvre qu'il ressentait comme quasi-prophétique: faire revivre dans la conscience de sa société des valeurs culturelles et religieuses à l'agonie. Et comme lui encore, cela ne lui a valu, de la part du pouvoir établi, que condamnation et errance.

Il est piquant de songer que la dynastie régnante à l'époque de Shārī'atī faisait tout pour exalter ce même Ferdowsī, en qui elle voyait le garant de sa propre idéologie impériale. Mais, ce faisant, elle ne retenait de Ferdowsī que ce qui, précisément, aux yeux de Shārī'atī était caduc. Ce que lui, par contre, voyait dans le poète, c'était le modèle achevé de l'intellectuel engagé qui a intégralement assumé ses responsabilités historiques vis-à-vis de la société

de son temps et qui, malgré le rejet officiel, a pleinement réussi, du fait qu'en son œuvre les appels les plus urgents de sa société rejoignent ses dons personnels, ceux-ci correspondant parfaitement à ceux-là. C'est ce qu'il explique longuement dans une lettre à son fils datée de 1972 (1/81-90) où il réfléchit à la responsabilité sociale de l'intellectuel à travers une triple expérience: celle, passée et exemplaire, de Ferdowsī; la sienne, actuelle; et celle, future, de son fils:

“Combien heureux celui dont les prédispositions humaines s'accordent avec son ‘temps sociologique’, voire se confondent avec lui, et dont les gens attendent ce qui correspond aux exigences de leur temps et de leurs besoins, alors que lui-même est foncièrement fait pour cela! Ferdowsī, c'est l'esprit épique avec un cœur amoureux de son peuple, une puissante maîtrise créatrice en art et en poésie, avec la passion pour sa société” (1/81-82). Or voici que ce peuple, jadis “une des deux superpuissances... qui arrachaient la couronne des rois et ravissaient ses vagues à la mer” est devenu sujet des Arabes et des Turcs, soumis au “califat de Bédouins parvenus et d'usurpateurs hypocrites” et au “sultanat de parvenus sauvages et de mercenaires usurpateurs” (les Turcs Ghaznavides). Dans ces circonstances, “le peuple attend de l'intellectuel qu'il fasse comprendre à ces misérables ignorants devenus des princes siégeant sur les trônes d'un pouvoir usurpé... que si nous nous sommes aisément rendus, l'unique raison en était que nous étions confrontés à l'islam, ou réduits à appuyer l'ordre corrompu, oppressif et trompeur des Sassanides (les aristocrates et les *mobed-s*) et que nous n'avons pas voulu barrer la route à ceux qui invitaient au salut et à l'égalité, pour défendre un système dont nous étions les victimes. Or à présent l'islam n'est plus qu'un masque trompeur”... au service de “la domination impérialiste étrangère” (1/82) (...). “Alors que la turcomanie et l'arabomanie triomphaient au prix du mépris, de l'opprobre et de notre servitude politique, spirituelle et nationale, la responsabilité qu'une telle époque confiait à un intellectuel engagé était de ressusciter l'esprit national, de refaire l'unité, de renouer avec l'Histoire, d'insister sur la spécificité, les valeurs constructives et les motifs de gloire nationale. En sorte qu'un peuple devenu aliéné et ne croyant plus en lui-même, revienne à

lui et retrouve foi en lui-même, face à la xénomanie, l'esprit de reddition et l'accoutumance à l'humiliation" (1/83). Cette responsabilité, Ferdowsī l'a assumée en s'efforçant de "défendre les valeurs humaines, anti-aristocratiques et anti-nationalistes de l'islam (...) dans les membres de la famille très pure de Moḥammad et la figure condamnée et opprimée de 'Alī, avec un enthousiasme qui correspondait à sa nature, à ses dons, à son génie et son esprit! Voilà pourquoi Ferdowsī fit un tel bruit et eut une telle influence (...). Son œuvre est un combat culturel contre le pouvoir... Et le fait qu'elle répondait aux nécessités du moment et aux besoins du peuple, et qu'elle correspondait aux dons spirituels, intellectuels et artistiques de sa personne, tout cela lui assura sa valeur et sa fécondité" (1/83-4).

Les nombreux termes modernes utilisés dans ce texte à propos de Ferdowsī et de son temps (intellectuel engagé/ روشنفکر متعهد , système/ نظام , domination impérialiste étrangère/ سیطره امپریالیستی , aliéné/ بیگانه , esprit de reddition/ تسلیم پذیری ) sont autant d'invitations à une actualisation constante.

Remarquons enfin qu'à lire cette lettre en entier, le lecteur croirait que Ferdowsī n'a fait revivre la conscience iranienne qu'en exaltant les valeurs islamiques et les saints personnages de l'islam. Dans cette lettre écrite deux ans et demi avant sa mort, Shari'atī ne voit plus le *Shāhnāmeḥ* qu'à travers sa toute dernière partie. Dans le combat de Ferdowsi contre l'aliénation de son peuple, Shari'atī lit désormais clairement son propre combat, et dans l'épopée que l'on considère en général comme pétrie d'esprit conservateur, il ne voit plus qu'une œuvre explosivement subversive: la sienne.

